

VS

Violences Sexistes

II

SOMMAIRE

Avant-Propos	4
L'arbitraire	5
Black out	7
Le doigt froid	9
Un bout de viande	11
Tu viens on va faire un tour ?	15
Emprise	17
À demi	21
La complice	24
Étapes	25
Fucking 8 mars	27
5 ans après	29
Histoires	31
Lasse béton !	35
Une fille au masculin	37
Crédits	44

AVANT-PROPOS

J'ai écrit pour VS deux textes : un que j'avais déjà publié sur mon blog (avant que VS n'existe ou ne soit porté à ma connaissance), le second après avoir lu les témoignages et ne sachant plus quoi faire du bagage un peu lourd des révélations-boomerang, de comprendre huit ans après pourquoi j'étais aussi en vrac, l'impact de ces moments que je n'avais pas perçus comme violents ou sexistes ou quoi quand je les vivais. Mais j'étais en vrac et je ne comprenais pas pourquoi, je ne comprenais pas d'où.

Lire des témoignages de personnes ayant eu un vécu similaire m'a permis de prendre de la distance et de mieux me comprendre. Aussi, ça m'a aidée à mettre des mots sur les mécanismes que j'avais mis en place, des stratégies que j'arrive depuis quelques mois, enfin, à déconstruire. La sérénité là où jusqu'à présent régnait principalement la terreur et l'incompréhension face à cette terreur.

Un de mes textes a été imprimé dans le premier numéro du fanzine. Et quelle drôle d'image, de voir ces mots imprimés. Alors j'en ai parlé à des amis. Je leur ai fait lire. Je crois qu'avant tout VS m'a aidée à communiquer, à me faire comprendre sur des souffrances difficiles à verbaliser (parce qu'invisibles ? ou je ne sais pas en fait...). J'ai fait lire mes textes à mon actuel compagnon. On en avait déjà parlé, bien sûr, mais à l'oral, face à quelqu'un, je relativise, je minore, je ne pleure pas, je m'excuse, je ne veux pas prendre de place.

Écrire sur tous ces événements, seule, face à l'écran, sans vraiment savoir si j'allais publier, mettre en ligne, ou juste les garder pour moi, la froideur de cet écrit, le recul... C'est autre chose. Il a compris. Quand il m'a prise dans ses bras après avoir lu, j'ai senti que le poids diminuait, partait. Que je n'étais plus niée dans tout ça. Que je pouvais avancer. Pas que j'attendais l'approbation de mes ami-e-s et de mon compagnon, je savoure surtout cette sortie de la solitude, la sortie du tunnel. Et qu'on soit si nombreux-ses c'est à la fois accablant, mais aussi une force. Quelque part en moi maintenant je me sens invincible.

Stéphanie - Juillet 2013



L'ARBITRAIRE

Il y a de celles qui passaient inaperçues, que je n'entendais pas à cause de mes oreilles alors closes. Elles se manifestent par des petites blagues, des mails « à faire passer mdr », des commentaires de gens bourrés en fin de soirée du genre « je lui ai payé des coups, elle va rentrer avec moi ha ha ha. »

Il y a eu par la suite celles qui ont pris forme au fur et à mesure que j'ai grandi, qui ne m'étaient pas même visibles jusque-là.

Celles qui gravitent autour non plus du corps de la femme mais de ce que la femme est, et puis autour de toute autre forme de condition que la condition Homme Hétérosexuel Blanc Judéo-Chrétien. Des « non mais attends, il faut pas non plus être choqué, il y a toujours une possibilité qu'elle aille en congé maternité, il faut le comprendre le boss » aux autres, plus vicieuses : « c'est juste pas le

bon profil pour ce poste » ; de grandes déclarations sentencieuses qui se cachent derrière une démagogie nauséabonde.

Vint ensuite la première profonde et horrible conversation avec une très proche amie violée à l'adolescence par un homme de son entourage. Histoires suivies par d'autres, chacune aussi violente que la précédente. C'est la première fois que je me suis dit que merde, il y a encore tellement de choses à changer, cette violence faite aux femmes est partout. Comment ne l'ai-je pas vue avant ?

Et puis c'est comme avec beaucoup de coups de sang : ça se tasse, se diffuse, passe après la vie quotidienne.

Est finalement arrivé ce qui arrive si souvent : le système de l'homme dominant, du monstre couillu hétéronormé et haineux s'est arrêté sur moi.

Dans un bus. Où j'étais avec mon mec et des potes, en retour de soirée. Où des attitudes amoureuses et un peu passionnées ont fait tomber sur nous des provocations insultantes. Où je me suis fait traiter comme un déchet et où l'on m'a craché dessus. Où mon mec s'en est aussi pris plein la gueule. Où on s'est toutes et tous faits frapper à des degrés différents. Où tous ces mecs s'entr'excitaient, en bons primates qu'ils sont.

À se taper dans le dos. À chercher la formulation la plus humiliante. À sortir leurs plus obscènes épithètes. À s'accorder sur le fait qu'il fallait me remettre à ma place, à répéter que ce sont eux, les mecs, et que je n'ai qu'à fermer ma gueule, ou les sucer (là je crois avoir souri). À mesurer leurs bites en somme.

Notre arrêt en vue, nous nous sommes rapprochés de la porte en vitesse et avons fini notre chemin en silence ou en pleurs, selon chacun.

On n'en a que très peu reparlé. « n'en faisons pas un fromage » nous disions-nous. « ça aurait pu être bien pire » nous rassurons-nous. Et c'est vrai que ça aurait pu être bien pire.

N'empêche.

Comme tout, la peur ressentie ce soir-là est passée. Cette expérience a terni dans ma mémoire.

Cette violence est devenue un souvenir.

Mais ce qui ne ternira jamais, ce que j'ai compris depuis, est que la nature, la loterie des gènes et des chromosomes valide pour certains une conviction qui ne peut être que maléfique. Qu'une simple paire de XY - toute arbitraire qu'elle soit - peut suffire à échafauder toute une palette de violences

institutionnalisées, normalisées, graduées et calculées.

Je suis heureux de savoir que malgré ma paire de XY à moi, je ne suis et ne serai jamais insensible à cela, et que ce combat tardif dans ma vie ne perdra plus jamais de son importance.

Toma.
Illustration par Emilie Pinsan

BLACK OUT

Au début j'ai pas réalisé. Pas saisi qu'il s'était passé un truc moche. Un soir de juin, plein de monde dans les rues, c'est la fête. J'ai les pieds douloureux car je viens de les faire tatouer. Ils me piquent, les chaussures me brûlent un peu, je préfère marcher sans. Dans la fête il y a l'alcool, je consomme plus qu'à mon tour, j'ai quelques chagrins à noyer, quelques envies de trouver le sommeil dans les vapeurs de bière, de vin, de ce qui passe. Il est encore tôt.

Soudain, il est bien plus tard. Il fait nuit noire, on est éloigné de la foule, de l'autre côté de la rivière, je parle avec trois inconnus. Ils me demandent si ça va, si je sais ce que je suis en train de faire, me disent que je suis blessée au menton. Ah bon ? Ah oui. Ah ouais merde, je pisse le sang. Il paraît même que ça fait plusieurs heures que je suis dans cet état. J'étais arrivée vers eux comme une furie, je crois en fait qu'ils m'ont permis de reconnecter. Quelle heure est-il ? 3h. 5h se sont écoulées depuis mes derniers souvenirs. Je checke mon portable. Oups. Je suis où ? Ah oui, de l'autre côté de la rivière. Putain qu'est ce que je faisais ? Ah... ah. Hum, haha, rions-en. Après tout, je baisais dans la rue avec R., pas loin d'un comico. C'est plutôt marrant nan ? Subversif nan ?

Je mange un bout avec ce type, R. On se connaît un peu, c'est un pote de mon ex. Donc on a passé une bonne partie de la soirée ensemble. Donc on a baisé ensemble, comme ça, parce que c'était la fête, parce qu'on était saouls, parce qu'on était dehors. Je retrouve mes potes, essaye de retrouver quelques souvenirs. Il a plu ? Je vous ai appelé e s ? Et jsuis pas venue à nos rdv ?

Oups. J'ai merdé sur toute la ligne. Et y a ce black out. Je ne sais plus rien. Mon menton pisse le sang à cause d'une chute. Aucun souvenir. J'ai baisé avec un type et... et c'est pas très clair. Mais bon, rions-en !

Quelques jours plus tard, je recroise R. Je lui demande ce qu'il s'est passé. Il reste flou. Je peux vaguement retranscrire mon parcours ce soir là. Des bribes me reviennent. Ce moment où on marche tous les deux. Où il me dit que je suis jolie, que mes lèvres lui font envie, qu'il a envie de me croquer. Moi qui ris doucement, qui dis nan merci, pas intéressée, j'ai le cœur blessé et pas envie de sexe. Lui qui me dit comme je suis désirable, comme je suis mignonne, lui qui me déverse des litres de charme, de blabla, de je ne sais même pas quoi pour arriver à ses fins. Moi qui dit nan, c'est bon. Et puis à un moment, plus la force de dire nan. Tu titilles, tu titilles, tu titilles, tu appuies sur mes barrières, un peu, beaucoup, énormément, elles finissent par se briser. Je finis par dire oui par dépit, parce que j'ai plus la force, plus d'arguments qui viennent, je suis fatiguée, je suis saoule, je sais même pas où je suis, qu'est ce qu'il vient me faire chier lui ? Je croyais qu'il était un peu mon pote aussi. En fait il veut juste niquer... Bah vas-y. Prends, j'ai plus la force de lutter contre toi, j'ai plus la force de dire non, de toutes façons, tu m'entends même pas.

Il faut que ça aille vite, que je m'en débarrasse au plus vite. Et puis sans doute, il faut que je pose pas certains mots dessus. Alors j'en ris. Ces trois mecs sont arrivés et mes neurones se sont entrechoqués. Fini le "sexe", il faut manger, retrouver mes potes. Tiens, est-ce que je me dis que je suis pas en sécurité ?

Un an loin de cette ville, c'est sans doute ce qu'il m'a fallu pour réaliser. On se croise. R. me parle. Comme avant. Et là, mes entrailles

se tordent. Je ne veux plus. Je ne veux plus le voir, je ne veux plus qu'il me parle, je ne veux plus penser. À lui, à cette histoire, à cet accroc. Il me donne envie de crier, de vomir, de hurler, je ne veux pas qu'il existe proche de moi.

Quels mots je peux poser là dessus ? J'étais saoule, j'ai fini par dire oui.

Et puis je me suis souvenue. Il y a 2 ans, on se croise. Il y a des amis communs. Un cercle de mecs, je dis bonjour, je fais le tour, je ne l'ai pas vu. Il apparaît, ça me pétrifie. Il se penche, je suis au milieu du cercle, au centre de cette putain d'attention, je ne veux pas faire de vague. Il se penche, il dit "c'est bon non, de l'eau a passé sous les ponts", il me fait la bise. J'ai honte. Maintenant, je suis en

colère. Maintenant, je lui dirai. Que coucher par dépit, pour se débarrasser d'un type, parce que nos "non" ne sont pas entendus, ce n'est pas bien, ça n'a rien de plaisant. C'est un putain d'abus. Je ne fermerai plus les yeux sur mon corps comme s'il n'était pas important, comme s'il n'était pas vraiment moi, comme si ce qui le touchait n'était pas vraiment grave. Je ne veux plus dire oui par dépit quand je veux dire non. Même si je n'en ai plus la force, même si j'ai peur, même si ça doit durer des heures, même si il faut en venir aux mains, aux pieds. Je ne veux plus m'abandonner.

Zebra
Illustration par Ipyoni



LE DOIGT FROID

J'avais oublié.

C'est le genre de chose que la société te fait effacer de ta mémoire, parce que bon, ça va quoi, c'est pas si grave, y a pire ailleurs. Et puis, c'est pas comme s'il t'avait violée, si ? Et en plus, tu l'avais laissé t'embrasser, alors bon, il avait le droit, hein. Je l'avais effacé de ma mémoire parce que la peur, la honte, tout ça, c'était ma faute, c'était moi qui exagérait, c'était certainement pas lui qui était en tort.

J'avais 16 ans.

C'est l'âge où tu te dis que le sexe c'est vachement cool. Je savais pas trop ce que c'était, mais ça avait l'air bien. Je connaissais déjà que trop bien les lois tacites attachées à mon sexe : « ne chauffe pas trop, ne sois pas trop pute, ne sois pas trop sexy, ne sois pas trop, trop, trop SINON »... Tu l'auras bien mérité. J'avais pas vraiment vécu le sexisme plus que mes contemporaines et j'étais pas trop renseignée sur la culture du viol. Par contre, on m'avait bien appris à le craindre, le viol. Mais pas là où il se trouve vraiment, la plupart du temps. On m'avait appris à le craindre au détour d'une ruelle sombre, venant d'un inconnu. Certainement pas dans la maison même d'amis proches de mes parents.

Il avait 18 ans.

C'était à une fête, avec plein d'ados, d'adultes, de jeunes adultes. Le genre de fête branchée avec de la bonne musique et des gens trop « in ». Moi je connaissais pas trop trop ce genre de fête, mais j'en avais vu à la télé. Et ça avait l'air vraiment chouette. Et comme à la télé, dans ce genre de fête, ça flirtait sec, j'ai décidé de faire pareil. Et de mettre en avant mes atouts fraîchement acquis de jeune femme. Pourquoi faire ? Je

n'en sais rien. Pas pour le plaisir de « pêcher » un garçon. Plutôt pour faire comme tout le monde, sans doute. Comme à la télé. Je ne sais plus trop comment j'en suis venue à me retrouver seule avec lui dans cette salle de bain, la lumière éteinte, mais je me souviens que j'en avais pas spécialement envie. Je l'avais suivi parce que dans ma tête on était en couple et que j'allais pas le mécontenter à notre première rencontre. Je voulais pas qu'il me prenne pour une chieuse ou une coincée, non, moi aussi je pouvais être « in », d'abord.

J'avais pas envie.

Mais il m'a poussée contre le lavabo. Quand j'ai senti qu'il débouclait mon pantalon, j'ai eu une vague de panique, et j'ai murmuré « non ». Un petit « non », ridicule, à peine audible. Mais une voix dans ma tête m'a dit que c'était trop tard. Je l'avais suivi, fallait assumer. Alors quand il a glissé sa main dans ma culotte et qu'il a pénétré mon vagin avec un doigt glacé en répétant « non ? », je n'ai rien répondu.

On a frappé à la porte.

A ce moment, un adulte –un vrai– a frappé à la porte. Je crois qu'il voulait utiliser les toilettes, ou alors il savait que deux ados étaient seuls dans la salle de bain et il voulait pas nous y laisser, je ne sais pas. Je me souviens mal. Je ne me souviens même pas d'avoir ressenti du soulagement, ou quoique ce soit. Je me souviens juste d'être sortie, embarrassée, le pantalon défait.

J'ai 23 ans.

Je me suis souvenue. En lisant des textes féministes qui disaient que beaucoup de femmes vivaient des agressions sexuelles, je me suis rappelée de ce passage de ma vie. J'ai pas spécialement souffert de ce souvenir. Je me suis simplement rappelé. Ah oui, c'est vrai, moi aussi, j'ai vécu un truc dans le genre. D'une manière tellement détendue que je me suis demandé si j'intériorisais pas

à fond, si tout n'était pas passé dans l'inconscient.

Je ne sais pas qu'en conclure.

Je ne me sens pas spécialement traumatisée, triste ou honteuse. Je ressens juste un peu de la colère contre ce garçon qui n'a pas su respecter ce tout petit « non », et beaucoup contre cette société qui lui a appris qu'il pouvait ne pas l'écouter. Ce garçon qui n'a pas su s'arrêter et me demander mon avis, vraiment. S'il m'avait dit « non ? » en s'écartant, ça aurait été bien différent, je n'aurais pas le souvenir de ce doigt froid en moi. Je ne me sens pas spécialement mal. Après tout, c'est si loin, si flou –sauf ce doigt, froid, net et présent–. Mais j'ai compris dans ma chair avec ce souvenir ce qu'était la culture du viol. Parce que là, comme ça, ce jour-là, sans cet adulte, j'aurais peut-être été violée. Et peut-être que je vous écrirais que d'après moi, ce n'était pas bien grave.

Myroie

Illustration par Myroie

UN BOUT DE VIANDE

私はただのセックス道具
でもそれを好きだったことは認めなよ!

Quand étais gamine, j'étais une enfant enjouée, communicative, bavarde.

A 8 ans, j'ai dû assister à un drame familial qui a mis ma mère en dépression, et elle m'a ordonné de n'en parler à personne. Toute cette pression m'a rendue effacée, peureuse. C'est à ce moment-là que je suis passée de l'école primaire en banlieue au collège privé catholique loin de chez moi, et c'est aussi à ce moment-là que j'ai énormément grossi. J'étais devenue la cible facile des moqueries et insultes dans ma classe, ce qui fait que, quand j'ai reperdu du poids, je me sentais toujours aussi moche, horrible et grosse. Et donc aucune confiance en moi.

Je venais d'avoir 14 ans, et les petits bourgeois de mon collège allaient à des soirées en boîte spéciale mineur (de 19h à 23h), j'avais décidé d'y aller, pour faire comme tout le monde. Ils y vendaient de la Smirnoff Ice, j'étais très vite éméchée. Il y avait là un garçon plus âgé que moi, assez beau, qui dansait sur la piste. Il a essayé d'aborder plusieurs filles, en vain. Il a fini par danser avec moi. Je n'en croyais pas mes yeux, il s'intéressait à moi ! Il m'a ensuite proposé de m'asseoir sur ses genoux, et m'a embrassée. Puis il m'a proposé d'aller aux toilettes avec lui. Encore vierge et complètement innocente, je n'ai absolument pas compris ses intentions. Je croyais qu'il voulait juste pisser. Arrivés dans la cabine il commence à me montrer sa capote et à essayer d'enlever mon pantalon. Je réalise ce qu'il se passe et prends peur. Je lui dis que je suis vierge, ce à quoi il me répond "c'est pas grave !" je tente de trouver d'autres excuses.

"J'ai mes règles !" "C'est pas grave non plus, allez enlève ton pantalon, vite."

Complètement perdue et terrorisée, ne sachant que faire, j'obéis.

Il met sa capote et commence à tenter de me pénétrer, sans succès.

Il commence à s'énerver...

Un vigile frappe à la porte en criant qu'il a vu 2 personnes entrer dans la cabine et qu'il faut qu'on sorte.

Je remets mes vêtements en vitesse et sors. Quelques minutes plus tard je m'effondre en pleurant.

J'ai 14 ans et 11 mois. Après l'histoire dans la boîte, j'ai eu mon premier vrai copain. On était très amoureux, et on a eu notre première fois ensemble. Je suis très fière de l'avoir eue avec quelqu'un que j'aimais. Mais voilà, au bout de 8 mois, il m'a quitté.

Je rencontre un garçon de 17 ans dans l'endroit que je fréquentais. On s'entend super bien, on traîne toute la soirée, il me raccompagne chez moi et m'embrasse. Je suis heureuse, je ne pensais pas qu'une relation puisse commencer aussi rapidement.

On se voit le lendemain, on se promène dans les rues, il m'invite au restaurant, mais veut passer prendre une douche chez lui. Je l'accompagne. En sortant de la douche, il m'embrasse et commence à me déshabiller. Je suis complètement déstabilisée. Avec mon premier copain, on avait attendu 3 mois pour le faire ! Je lui dis non. D'une voix faible. Il me rétorque qu'on peut s'amuser sans "le" faire.

Je le crois. J'ai déjà entendu parler de viol. Ma mère m'avait mise en garde contre les psychopathes qui t'attendent dans les coins sombres pour t'attaquer. C'est ça un viol. C'est un inconnu qui t'attaque. Ça peut pas être quelqu'un que tu connais. CA PEUT PAS ETRE TON PETIT AMI.

Il continue de me déshabiller. Je lui dis non plus fermement, mais je ne l'arrête pas vraiment. Je finis par prendre peur. J'essaie de l'arrêter mais il me plaque les poignets con-

tre le lit. Je me débats mais très doucement. Il finit par réussir ce qu'il voulait.

Pour être sincère, j'ai effacé cette scène de ma mémoire. Je me souviens être arrivée chez lui, je me souviens qu'il m'a bloqué les poignets, puis je me souviens ouvrir la porte de chez moi, silencieuse, traumatisée.

J'ai 15 ans et 10 mois. Je propose à un très bon pote de venir chez moi, ma mère est partie en vacances. On s'entend bien, on s'aime bien, c'est amical, il a une copine et me parle souvent d'elle.

On se chahute chez moi, on flirte même un peu. Peut-être que pour lui ça a été le feu vert. On s'est endormis enlacés dans le lit, je me suis réveillée parce qu'il me pénétrait. Je n'ai pas osé bouger, j'ai préféré croire que c'était un rêve. Il est parti le lendemain comme si de rien n'était.

Je change de communauté, j'ai l'impression d'avoir trouvé un groupe qui me comprend. Mais je n'ai plus aucune estime de moi-même. Beaucoup trop de garçons me tournent autour, mais juste pour du cul. Je finis par rentrer dans un cercle vicieux. J'ai l'impression d'être un bout de viande, j'accepte de coucher avec pas mal de garçons par dépit, par obligation presque, pour qu'ils me laissent tranquille. Après tout, je les ai provoqués. Après tout, je ne vaudrais que ça, me faire baiser. Je ne suis qu'un trou, je ne trouverai personne qui m'aime.

Je ne juge pas les filles qui aiment coucher. Je veux dire, tant mieux pour elles, même ! Mais je ne supporte pas qu'on pense quelque chose de faux. Non, je n'aimais pas les coups d'un soir, non je n'aimais pas "baiser tout ce qui bouge", mais j'ai eu cette réputation. Une réputation de fille facile. Même mes propres ami(e)s, qui pourtant connaissaient la vraie version, me sortaient de temps en temps des piques dans ce genre.

J'ai 19 ans, j'ai décidé de tout recommencer à zéro. Nouveaux amis, nouvelle vie, nouvelles convictions, je me laisserai plus faire, je dirai non. Je pars pour un an au Japon.

Il y a ce photographe de soirée. Tout le monde le connaît dans le milieu. Je lui ai parlé quelques fois. Un jour, à la fin d'une soirée, il est tellement ivre mort qu'il peine à marcher. Je n'habite pas loin, j'ai peur pour son matériel de photographe, je l'invite à se reposer chez moi.

Arrivé à la maison, il débouffe soudainement. Il commence à m'insulter, tout en marmonnant "ah tu comprends rien à ce que je raconte". Si je comprends. Je parle pas encore très bien japonais, mais je comprends.

Il commence à me déshabiller. Cette fois-ci, je me laisse pas faire. Je me débats.

Il essaie de me pincer, de me frapper, de me mordre. Je le frappe pour m'esquiver. Et là, il me chope la main, me prend un doigt, commence à le tordre et me dit avec un grand sourire pervers "soit tu te laisses faire, soit je te le casse". Mon doigt commence à craquer, j'abandonne. Dès qu'il lâche j'essaie de m'esquiver à nouveau, mais la scène recommence. J'ai trop peur je me laisse faire.

J'aurai des bleus pendant encore 3 semaines après lui.

Beaucoup de gens disent que les 3 premières histoires ne sont pas des viols. Je me suis pas débattue, je n'ai pas vraiment dit non. On se moque de moi.

Pour l'histoire au Japon, on m'a même déjà dit "mais avoue t'as aimé ça hein !"

J'ai réussi à me détacher de ces... "expériences". Je ne suis pas traumatisée, je vis bien. Mais je n'arrive pas à me détacher de cette pensée, même quand j'ai un copain et qu'il me fait l'amour: "je ne suis qu'un bout de viande, je ne suis qu'un bout de viande".

Arina

Illustration par Jessica Rispal

TU VIENS ON VA FAIRE UN TOUR ?

19 ans, weekend dit "d'intégration" dans cette grande école. Je suis en 2ème année, je connais déjà le principe, mais j'y vais, quand même, avec copine. Parce qu'on s'en fout des autres, on veut juste s'amuser.

La fameuse soirée de fête s'annonce pas mal, il faut beau, on boit, on rigole.

Ce type que je connais juste de vue s'approche de moi, veut visiblement danser avec moi, me colle. Bon. Je suis saoule, j'accepte implicitement en le laissant se coller. Il se rapproche, encore, me tient par les hanches. Je crois que je n'ai pas vraiment envie, mais après tout je ne risque pas grand chose, les copines sont là, tout le monde s'amuse. On peut bien rigoler. C'est le jeu. C'est le "week-end d'inté".

Et puis, pause clope dehors. Une fille que je connais un peu me dit fais gaffe, ce mec il est sans pitié, il va profiter de toi. Tu veux baiser avec lui ? Non ! On fait que danser, ça va, t'inquiète ! Hors de question qu'il me touche.

Alors ok, mais fais gaffe quand même. Le laisse pas trop t'approcher.

La soirée continue, on boit, on danse, on rigole.

Évidemment qu'il s'est approché. Puis vient le très bateau "tu viens, on va faire un tour ?" Non, je n'ai pas envie en fait, je veux rester ici à danser, c'est cool ! Et puis t'façon y a rien à faire là-bas, vers les bungalows. J'ai envie de rester ici.

Non, mais c'est bon on fait un tout petit tour pour discuter. T'as l'air cool, j'ai envie de

parler avec toi. Juste parler ouais, c'est ça. Si si, promis. Allez, viens.

Nous y voilà, en train de nous éloigner des gens. Des potes à lui dehors nous regardent et rigolent.

Trou noir.

Ce dont je me souviens ensuite c'est d'une pièce noire et de mains en train de me déshabiller, d'une bouche qui m'embrasse, d'une langue qui entre dans ma bouche. Et je ne veux pas ça, et je dis non, et je suis bourrée, et je n'ai pas le réflexe de frapper ce gars. Je tiens à peine debout. Je le repousse un peu, il revient vers moi. Il me met sur un lit une place qui est là, contre un mur. Je me recule contre le mur froid, il revient encore. Sans savoir comment il en est arrivé là, je sens son pénis tenter de me pénétrer. Ça fait mal, je n'en ai pas envie, il insiste, et ça finit par rentrer. C'est là que je réagis. Je le pousse avec mes bras, mes jambes, mes pieds. Tout est noir, je retrouve quand même mes habits, je sors à moitié nue mais il fait nuit et on est loin des gens.

Je me pose un peu contre un arbre tout seule dans le noir parce que j'ai envie de vomir. Ah ben oui c'est vrai, je suis bourrée. Qu'est-ce qu'il vient de m'arriver ? Je sais pas trop ce qu'il se passe dans ma tête à ce moment là.

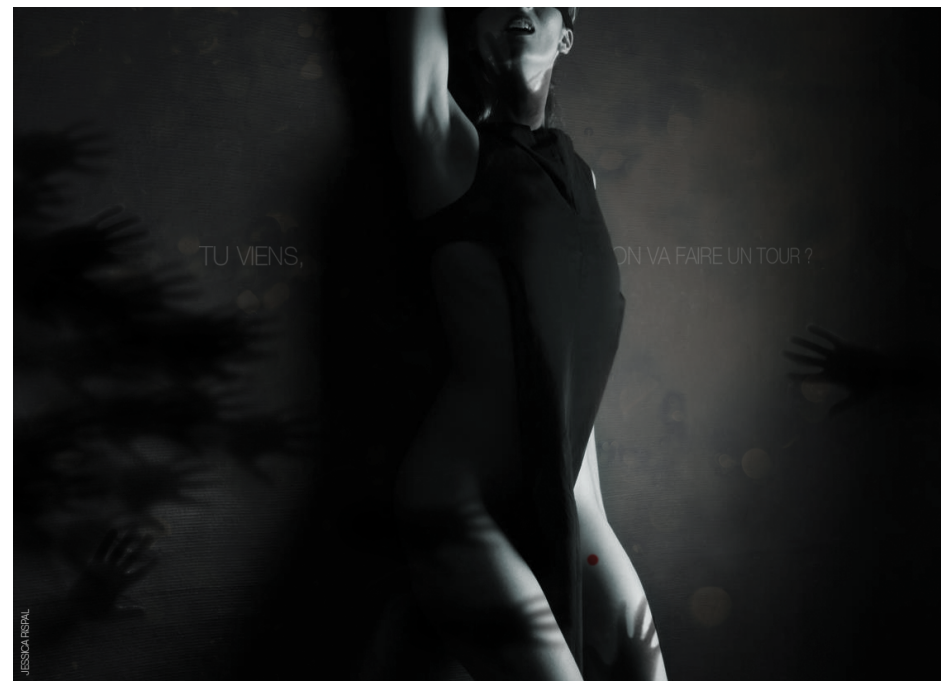
Je crois que j'ai fini par retrouver copine qui me demande où j'étais passée, un peu inquiète.

Je sais pas, j'ai...fait un tour.

Mais, ça va ?

Oui, oui, j'ai trop bu je crois, viens on va danser !

Les souvenirs sont vagues parce qu'alcoolisés, et ma mémoire a fait le tri entre temps. Je m'en souviens bien maintenant. Mais pendant plusieurs années, j'ai été la première à me dire ces choses si communes



: je l'avais bien cherché, j'étais ivre, c'était la fête, j'ai juste fait une connerie. J'ai été naïve, évidemment que ce mec voulait me choper. J'ai été conne et puis c'est tout.

Et en fait, non. J'ai traîné ce truc jusqu'à maintenant, en me disant que ce n'était rien de grave, en ne le racontant à personne, à part à copine qui m'a dit un jour, mais en fait meuf, tu t'as été violée. Ouais, mais non tu sais bien j'étais bourrée. Et alors ? Et alors.

L'été dernier, dure séparation avec mon amoureux. Je passe l'été enfermée, les copines sont là pour m'aider, je n'ai pas de force, pas d'énergie, et des soucis de santé. Il y a quelques jours, je suis allée à ma première séance d'acupressure. En touchant le point lié aux rapports sexuels, ça fait mal. Mon médecin me demande si je n'ai pas été abusée sexuellement, ou un truc dans le genre. Et là, c'est les larmes. Je lui raconte l'histoire.

J'ai l'impression d'en être finalement libérée, de cette histoire, sans vraiment savoir comment l'expliquer. Toujours est-il que ce point

qui était douloureux à l'intérieur de ma cuisse gauche ne l'est plus.

C'est peut-être aussi pour ça que j'ai écrit ce texte. Parce que ce n'est plus "mon problème", je n'ai plus à le porter. Je le porte toujours évidemment, j'ai toujours un petit truc dans le fond du bide en y repensant. Mais je me sens plus « légère », disons.

Donc, copine, si dans une période de ta vie où tu te dis que tu veux t'amuser, que dans une soirée alcoolisée un mec veut te choper, que tu n'en as pas envie, mais que tu te retrouves malgré toi en train de le faire. Ne te dis pas que c'est de ta faute, parce que tu l'as juste laissé t'allumer. Tu n'en avais pas envie, tu lui as dit non, il l'a fait quand même. C'est un viol, et pas autre chose.

P./
Illustration par Jessica Rispal

EMPRISE

« PUTE ! PUTE ! PUTE ! PUTE ! »

Je me pose la question depuis une semaine maintenant :

« Comment expliquer ? »

Je me retrouve devant une page blanche et je ne sais pas par où commencer ; alors que les mots me viennent si facilement quand je me retrouve seule sous ma douche, derrière mon Xème verre ou tard le soir dans mon lit.

Tout est dans le désordre, j'ai pourtant mille et une choses à dire.

Tout ça est encore si frais, trop frais sûrement.

« JE T'AIME. EPOUSE-MOI. »

Je vais parler ici de violences psychologiques, morales et si destructrices qu'elles font qu'aujourd'hui je suis encore en larmes en me replongeant dans tout ça. Ces violences qui font que mes blessures ne se soigneront pas en quelques jours, ni en quelques mois. Ces violences qui me couvrent de cicatrices invisibles et indélébiles.

« TU ES UNE PERTE DE TEMPS. TU N'AS PAS DE VIE SANS MOI, REGARDE... »

Voilà les premiers avertissements que j'ai reçus, il y a maintenant plus de 2 ans : « Fais attention à toi, je le connais, tu vas bientôt souffrir du syndrome de la femme battue ». Je ne voulais pas y croire, je ne voulais pas l'entendre, je ne pouvais pas le croire. Pourquoi faire attention à cet homme si charmant, si aimant, si fragile : « Ceci ne pourrait pas m'arriver ; j'ai reçu une éducation très féministe ; un homme ne me fera jamais de

mal ou je partirai ; et puis surtout pas lui ; il n'est pas méchant... »...

Si seulement j'avais prêté attention à cet avertissement et à tous les autres qui ont suivi... J'étais si aveuglée par cet être si vrai et par mon amour.

« JE NE PEUX PAS VIVRE SANS TOI, JE N'AI JAMAIS ETE SI HEUREUX QU'AVEC TOI. »

C'était un cycle : les retrouvailles, la passion, l'amour, les doutes, l'abandon, l'ignorance, la haine, tout ça en trois mois. Puis ça recommençait.

Il m'aura fallu beaucoup de temps pour ne plus l'idéaliser, pour ne plus rien espérer, pour ne plus lui trouver d'excuses, pour tirer un trait, après 2 ans de relation et des mois de guerre entre la relation passionnelle et le deuil.

Deux ans d'enfer teinté de paradis. Deux ans d'ascenseur émotionnel.

Deux ans c'est long, ça marque. Les cicatrices, elles, sont toujours là !

« QUAND TU AURAS PERDU TA JOLIE PETITE GUEULE TU NE SERAS PLUS RIEN POUR PERSONNE, PROFITES-EN, OUAIS. »

Tout était si insidieux au départ, il ne disait que des petites phrases, lâchées ici et là ; mais je me sentais si vivante à ses cotés ; alors je n'entendais pas, je laissais passer car je l'aimais. Puis est venu le temps des actes et des mots qui te font l'effet d'une bombe. Le temps où je ne pouvais plus ne pas entendre ou ne pas voir ... et pourtant je suis restée, j'y suis même retournée encore et encore, le « syndrome » était entré en moi, l'emprise de l'homme que j'aimais le plus au monde ne me lâchait plus.

« JE VAIS MOURIR SANS TOI, NE ME LAISSE PAS, SOYONS HEUREUX COMME ON SAIT LE FAIRE. »

Je n'ai jamais autant entendu en simultané de « je t'aime », de demande en mariage VS des « pute », « pauvre fille » ; sans oublier son ignorance. Je n'étais rien, mes appels ne valaient rien, j'exagérais toujours mes ressentis, j'étais soit trop, soit pas assez. Il trouvait toujours un moyen de m'atteindre, peu importe lequel.

« VOYONS... ILS S'INTERESSENT A TOI CAR ILS ESPERENT TE BAISER. »

Ses appels à lui devaient être entendus car ils valaient quelque chose. Et malgré ses moments d'ignorance envers moi, j'ai toujours été là pour lui. Physiquement ou psychologiquement. Je n'osais même pas penser une seconde le laisser seul, je n'osais même pas penser ne pas répondre à un de ses messages. D'abord, je ne le pouvais pas : il me touchait, je l'aimais plus que tout. Mais j'avais surtout peur des conséquences. Ne pas lui répondre amenait toujours une phase de haine, de menaces en tout genre, d'horreurs. J'étais prise par la peur quoi que je fasse. C'est ridicule d'avoir peur d'un texto, mais j'en suis arrivée là...

« IL SUFFIRAIT D'UN MOT DE TOI. JE T'AIME TELLEMENT. J'APPRENDS AVEC TOI. »

J'étais sa chose, qu'il aimait ou détestait au gré de ses envies. Il faisait ce qu'il voulait de moi, un coup j'étais sa psy, son infirmière, sa maîtresse, son amoureuse, sa chieuse, sa vie, sa femme, j'étais ce qu'il décidait que je sois... Je n'avais pas le droit d'aller où je désirais, de parler à qui je voulais. Je n'étais plus une personne à part entière, j'étais et devais rester sa personne. Si je parlais à quelqu'un c'était pour lui faire du mal, si je m'entendais bien avec une personne c'était pour le ren-

dre jaloux ou lui voler sa vie, si je m'amusais sans lui je me prenais des « Tu vas à des concerts pour te faire baiser ».

« Tu t'amuses toujours sans moi, tu te moques de moi », etc. Et j'ai accepté tout ça, tout en essayant toujours de me justifier car je ne voulais pas le blesser. J'ai accepté ses jalousies, sa possessivité, son emprise et pour quoi ? Pour être trompée, trahie et jetée. Souvent, trop souvent.

« JE LUI AI MIS DEUX DOIGTS, C'ETAIT JUSTE UN DELIRE DE BOURRES. »

L'aura qu'il dégage m'a aveuglée si longtemps. Je ne pouvais pas croire qu'une personne aimée de tous, si sociable, si passionnée, si douce, si fine, puisse faire tant de mal et s'en foutre éperdument.

Je suis parfois encore tiraillée entre mes différents sentiments. J'aimerais le haïr, au moins un temps, ou ne plus rien ressentir, mais je n'y arrive pas vraiment. Le lien n'est pas encore totalement brisé, me dit-on.

« TU ES MA FAMILLE. MON FILS T'AIME AUSSI. NOUS AVONS BESOIN DE TOI. »

Cet homme m'a amenée dans sa folie, tout doucement, sans que je ne m'en rende compte. J'ai voulu mourir, littéralement, à plusieurs reprises, car l'image qu'il me renvoyait de moi était sans espoir ; je n'étais rien, alors pourquoi continuer ? J'ai été violente, plus que de mesure, envers lui et envers moi-même. Je ne supportais tellement plus qu'il me fasse du mal, que j'ai fini par m'en faire moi-même physiquement, afin de reprendre le contrôle. Mais ces traces (parmi d'autres moins visibles) me rappellent que plus jamais, plus jamais, je ne voudrais de ça dans ma vie.



« SOIT TU M'EPOUSES, SOIT C'EST LA GUERRE. »

Ce fut le message de trop, il y a une semaine ... suivi de son intrusion chez moi.

J'étais tellement perdue, encore, que je lui ai ouvert en plein milieu de la nuit... pour lui, toujours, car je ne savais pas quoi faire d'autre, perdue entre mes doutes, ses sentiments, les messages qu'il m'envoyait en simultané et ma solitude face à ce trop plein en moi ; j'ai ouvert une fois de plus.

« JE REVE DE TOI, QUAND JE NE DORS PAS JE PENSE A TOI. J'AI BESOIN DE TE VOIR. »

J'ai ouvert la porte, j'ai répondu à tous ses messages, j'ai évité des lieux, évité de parler à certaines personnes pour ne pas avoir à en subir les conséquences.

Les vampires énergétiques n'existent pas que dans les légendes, ils ne peuvent entrer chez toi que si tu les y invites. Cet homme que je considérais comme l'homme de ma vie est aujourd'hui mon vampire, je lui ai donné la permission de rentrer dans ma sphère mais aujourd'hui j'ai fermé la porte. À jamais. Je n'ouvrirai plus, ne répondrai plus et ne me priverai plus. Je n'agirai plus pour lui mais bien pour moi.

« EVITE LES LIEUX PUBLICS OU JE SUIS. PAS DES MENACES MAIS DES PROMESSES. »

Je me sens si petite face à tous ces textes VS, mais le suis-je vraiment ou est-ce ce sentiment qu'il a ancré en moi (encore plus profond) depuis presque deux ans ? Ce sentiment de ne pas être assez bien, d'exagérer mes émotions ou les faits, que mon avis ou mes émotions ne valaient pas le coup... La peur et le doute sont aujourd'hui ancrés en moi, la peur de n'être rien...surtout...Mais son emprise à lui disparaît.

« JE VAIS CHANGER, JE T'AIME. JE NE VAIS PAS M'EN REMETTRE. »

M.

Illustration par Emilie Pinsan

À DEMI

Je ne sais pas si ce que j'ai vécu est un viol. J'ai du mal à le dire en tout cas, car je me sens trop coupable de porter de fausses accusations, car je ne sais pas si finalement je n'avais pas un peu consenti, car je n'ai pas autant souffert que d'autres amies ont pu souffrir, car sur le coup je n'ai pas (bien) réagi.

En écrivant ça je me rends compte à quel point je rentre dans tous les stéréotypes que le pouvoir patriarcal impose aux femmes : ressentir de la culpabilité face à la violence, se sentir mal de ne pas être une « bonne victime », une « victime digne », hiérarchiser les souffrances.

Je m'en rends compte, mais c'est plus difficile quand il s'agit de soi.

À l'époque, il m'arrivait de flirter, sans que ça n'aille loin, avec mon meilleur ami. J'avais toujours refusé de coucher avec lui, parce que je n'en avais pas envie, parce que je ne voulais pas que nos relations deviennent compliquées, parce que je n'aimais pas la manière dont il parlait des filles avec qui il couchait.

Un soir, nous étions tous les deux, la soirée se passait tranquillement, on buvait du vin, on discutait, dansait, flirtait. D'autres amis sont arrivés. J'ai fini par être très ivre, à la limite de l'inconscience. Je me suis couchée dans sa chambre, j'étais tellement mal que je n'arrivais plus à bouger.

Les amis sont partis, moi je ne pouvais pas rentrer chez moi dans l'état d'ébriété où j'étais. Je ne me souviens plus très bien de ce qu'il s'est passé ensuite. Je ne sais plus si j'ai dit non. Je sais que je n'avais pas envie.

Je n'avais pas peur. Je ne me suis pas débattue. Je ne pouvais juste RIEN faire. Ni dire oui, ni dire non, tant j'étais dans les vappes. Je crois, et j'en ai honte, que mon corps a suivi le mouvement.

J'ai mis longtemps à comprendre que c'était bizarre de désirer une fille qui avait vomi trois fois dans la soirée, qui ne pouvait pas se lever, qui était ivre morte. Et qu'encore plus, même s'il avait lui-même bu et que ses idées n'étaient pas claires, considérer que je le désirais aussi vu mon état vraiment étrange.

J'ai tout de suite senti qu'il s'était passé quelque chose d'anormal, mais j'ai été pendant longtemps incapable de me l'expliquer. Nos ami.e.s communi.e.s, prompt.e.s à dire que j'avais une sexualité trop débridée, ont considéré que « c'était notre problème, notre relation ». D'autres amies, qui ont subi des agressions bien plus violentes, ont parlé de « demi-viol ». Quant à moi je ne me sentais pas bien, mais pas non plus traumatisée. Impossible de comprendre ce qu'il s'était passé.

Quelques semaines après, rebelote, autre « demi-viol ». Un garçon qui me plaisait ; je dormais pour la première fois chez lui. Au milieu de la nuit, je me réveille avec une bite à l'intérieur de moi. Mais là encore, j'ai eu une réaction dont j'ai honte. Au lieu de dire « stop » ou « non » ou « c'est dégueulasse de faire ça », j'ai essayé de reprendre le pouvoir – et c'est moi qui l'ai finalement baissé. Comment dire que c'est un viol ? Je me suis défendue, par les mêmes armes, par le sexe. J'en avais marre, je me souviens de m'être dit : « à présent c'est moi qui vais les baiser comme des merdes ». Comme si c'était possible (et souhaitable) de retourner le stigmate, de retourner l'oppression et la domination par moi-même.



Deux expériences donc, en demi-teinte. Des demi-viol. Que j'ai toujours du mal à comprendre.

Maintenant, je dis que j'ai été violée. Mais pour être honnête, quand je dis ça, j'additionne : un demi-viol plus un demi-viol font un viol entier. Bien sûr qu'il est totalement absurde de faire de l'arithmétique avec les violences sexuelles. Mais il y a si peu d'espace de parole et si peu de mots pour

pouvoir dire ces violences, quelles qu'elles soient, même en demi-teinte.

Noémie
Illustration par Mina Wurst



LA COMPLICE

J'avais senti cette tension, mon cousin agacé, sa copine joueuse, mes sœurs amusées. J'avais senti cette tension alors j'ai prétendu la fatigue pour monter à l'étage me coucher. J'étais dans la salle de bain quand je l'ai entendu élever le ton. J'ai eu peur. Je l'ai ensuite entendu la frapper. J'étais paralysée par la peur. Je me demande encore si j'ai vraiment entendu ses coups ou si j'ai cru les entendre. Je ne pouvais plus bouger. J'entendais aussi mes sœurs apeurées lui demandant d'arrêter. Tout ce que j'entendais me rendait immobile. Il l'a frappée, plusieurs fois, devant mes sœurs, ma petite sœur, que je suis censée protéger étant plus âgée, celle qui compte sur moi, celle qui vient me voir quand elle a peur le soir. Mais je n'ai rien fait. Je suis restée figée, par la peur, l'horreur. J'ai tout entendu et je n'ai rien fait. Je n'ai même pas essayé. Je n'ai pas essayé de descendre pour intervenir, lui demander, lui dire, lui ordonner d'arrêter. Pour l'arrêter tout

simplement. Rien. Je suis restée cachée dans la salle de bain, sans penser à elle, sans penser à mes sœurs. Je suis une lâche, une complice. Chaque fois que je le vois, que je le serre dans mes bras, que je l'embrasse pour lui dire bonjour, je suis complice. Complice d'un homme qui frappe pour faire taire. Complice d'un homme qui assoit son autorité par la force physique. Je n'ai rien dit, rien dit à sa copine qui s'est enfuie et qui est revenue le soir même. Revenue pour mes sœurs et moi car elle ne voulait pas qu'on ait peur. Elle l'a excusé, elle nous a demandé d'excuser sa conduite, elle l'a justifiée. Je n'ai rien dit. Je n'ai pas dit que s'il l'a fait une fois, il le referait certainement et je suis sûre que ce n'était pas la première fois. Je suis complice tous les jours d'un homme violent. Complice tous les jours de la violence gratuite. Complice tous les jours de la violence autoritaire. Je suis lâche et complice. Que j'aille me construire avec ça.

GDM
Illustration par Fanny

ÉTAPES

J'ai tout lu. J'ai tout lu, et certaines histoires ont fait écho aux miennes, d'autres, heureusement, pas du tout.

Je me suis souvenue, même si je n'ai jamais vraiment occulté cette période de ma vie. J'étais gamine, et j'étais gardée par une maman, pas très loin de chez moi – mes parents travaillaient tard. Elle avait trois enfants, j'étais copine avec la fille, qui avait un an de plus que moi, et un peu amoureuse de son grand frère, avec qui je m'amusais bien. Je me souviens, de ces jeux qui me semblaient bizarres, qu'il voulait qu'on fasse dans la salle de jeu, sans sa sœur, sans son petit frère. Des frottements, des attouchements. Je ne me souviens pas des détails, mais je me souviens que c'était honteux, qu'il ne fallait pas en parler, qu'il ne fallait pas que ça se sache. Il me touchait là, il voulait que je le touche là. Bêtement, je pense qu'on pourrait dire qu'on jouait au docteur. Sa mère nous a surpris un jour. Et sa réaction, aujourd'hui, m'horripile : il ne fallait pas qu'on recommence, ou sinon elle allait le dire à mes parents. Ton fils, ton connard de fils abuse de la gamine que tu dois surveiller, mais si ça recommence, c'est elle qu'il faut punir ?! Mais à l'époque, je ne comprenais pas que c'était lui qui était en tort. Il a arrêté après ça. Je crois.

Je n'en ai parlé à personne, longtemps. Je n'ai pas l'impression que ça m'ait fait du mal. Que ça ait altéré ma vision des garçons, des hommes, du sexe. J'en ai parlé à mon ex, j'en ai parlé à mon chéri actuel. C'est tout. Et j'en parle ici.

Je me suis souvenue aussi, de cet "amoureux", au CP, cet âge tendre, qui voulait qu'on "baise". Je ne sais plus où il avait entendu ce mot. Moi, il ne me plaisait pas ce mot.

C'était un mot de grand, et on n'était pas des grands. C'était un gros mot aussi, et à cette époque, je ne disais pas de gros mots. Il ne s'est rien passé, j'ai toujours dit non, même quand il disait que ça allait être bien, quand il me demandait d'aller derrière les buissons. J'ai toujours dit non. Ça devait être l'âge où l'enfant dit non.

Je me suis souvenue, à la fac, de ces mecs qui voulaient qu'on montre nos seins. Je l'ai fait, parce que c'était dans l'ambiance, parce que j'étais bourrée, parce que tout le monde le faisait.

Je me souviens des blagues sexistes aussi, auxquelles je participais parfois, mais que je n'ai jamais arrêté.

Aujourd'hui, je jette un œil torve à tout ça. Ce n'était pas méchant, jamais, mais ce n'était pas gentil non plus. J'aurais pu faire quelque chose, peut-être.

Et puis, je me suis souvenue, même si là, c'est encore suffisamment frais, de toutes ces fois où je n'avais pas envie et où j'ai dit oui, pour avoir la paix. Il ne voulait pas comprendre que je ne voulais pas, que je ne voulais plus, que ça ne me disait rien. Pendant, c'était bien souvent, je regardais le plafond en me demandant ce que je faisais là, parfois, mais je n'en avais pas envie. Et je le disais, pas toujours, certes, mais je le disais quand même les autres fois. Et il négociait, il quémandait. Ou alors c'était l'engueulade. Parce qu'au début, j'aimais ça, parce que je savais qu'il voulait, tout le temps, et qu'il ne comprenait pas pourquoi je ne voulais plus. C'était ma faute. Alors, pour avoir la paix, je disais oui. Je laissais faire. Et je détestais, souvent, quand la nuit, il tentait des caresses, il se frottait contre moi, et que je n'avais pas envie, et que je laissais faire. Je détestais n'être qu'une paire de seins à agripper au passage, de n'être qu'un vagin sur patte, dont

on se fout 80% du temps, dont on se moque des besoins, des envies. Je suis partie pour un détail, mais je suis partie, et j'ai décidé après ça que ça n'arriverait plus jamais.

J'ai l'impression que dès qu'il s'agit de sexe, on culpabilise beaucoup les filles. Si elles ne prennent pas de plaisir, c'est parce qu'elles sont frigides. Si elles disent non, ce sont des allumeuses. Si elles ne veulent pas sortir avec toi, c'est que ce sont des salopes. Jamais de remise en question de la part du sexe opposé. Peut-être que tu t'y prends mal, peut-être que tu lui plaisais mais qu'elle veut attendre, peut-être que là, ce soir, elle n'a pas envie parce qu'elle a d'autres choses en tête, peut-être qu'elle est juste fatiguée,

peut-être que maintenant qu'elle t'a mieux cerné, finalement, tu ne lui plais plus autant, peut-être que tu n'es simplement pas son type, peut-être qu'elle ne cherche rien d'autre, ce soir, en ce moment, que s'amuser et danser, sans se faire draguer par le premier type venu.

Aujourd'hui, j'aime la personne avec qui je suis. J'aime ce qu'on fait tous les deux, j'aime l'effet que je lui fais, j'aime l'effet qu'il me fait. Et je sais que si je dis non, c'est non, et ce n'est pas grave. Je l'aime aussi pour ça.

Marine
Illustration par Esk



FUCKING 8 MARS

Je ne suis pas une féministe, je ne suis pas une intégriste, je ne suis pas une anarchiste.

Je ne veux pas d'une étiquette, ni de jolies phrases toutes faites pour enfoncer des portes ouvertes !

Humaine et faite de contradictions

Y a que les cons qui posent pas de questions.

Quelle réponse aurait la prétention de transcender les conditions ?

Vos manifestes sont déjà obsolètes.

C'est quoi maintenant la femme parfaite ?

Petite on te tabasse la tête

Discrètement mais sûrement d'idéal féminin

De modèles, de clichés, de cloches torpides

Chacun y va de son avis stupide.

Les recettes clés pour "retenir" un homme

Mater dolorosa amen ou le martyr de la mado

En contre-pied la femme-objet, toujours sexy, trop bonne

(Sauf quand elle a ses règles cette conne !)

La mangeuse d'hommes, catin d'élite, serpent de vices

L'effrayante femme d'affaire, parfait modèle capitaliste

La nouvelle ère de la "cougar" qui quitte son vieux pour un plus beau

La vamp moderne opportuniste, "le bon parti" des porcs vénaux.

L'éternel mythe de la mère et de la putain

Comme si les 2 étaient incompatibles

Comme si une femme se devait d'être digne

Toujours prouver que son sexe est moins faible et son cerveau moins lent ? Tout ça parce qu'on est soi-disant différents ?

Oui l'être humain est un univers et heureusement que les personnes diffèrent.

En tant que monstre hermaphrodite, je refuse les conduites qu'on me dicte.

Que ce soit de la part d'une féministe ou devant des propos machistes.

J'aime faire l'amour et la cuisine, j'aime les garçons comme j'aime les filles, j'aime l'équité entre les sexes + que les différences qui blessent.

J'aime le culte de toutes les fesses, quand elles ne servent pas à vendre des recettes.

Et plus que tout j'aime être libre et égale à tout autre animal !

Mâle ou femelle "civilisés", je f'rai la fête à tout jamais quand nous serons indifférents à toutes les différences quelles qu'elles soient.

Les mêmes devoirs et les mêmes droits. Ainsi soit-il.

Maite AKA Mia Whoo

Illustration par Maite AKA Mia Whoo





5 ANS APRÈS

Il y a cinq ans, il me quittait. Pour de faux – sa spécialité – pour me faire réagir, pour que je pleure. Je n'ai pas pleuré ; j'ai dit « d'accord ». Sa décision s'est retournée contre lui et il est devenu dingue. Il m'a suivie, hurlé, m'a insultée. Il m'a jetée contre un mur, j'ai rebondi dessus et je suis tombée près de la porte de la cuisine. Là, j'ai pleuré. Je l'ai supplié de me laisser partir, et à force de hurlements et de violence, il a fini par ouvrir la porte et me pousser dans le couloir.

J'ai couru. Le bus qui démarre, lui qui passe le coin de la rue. 32 appels en absence. 15 textos. Des messages vocaux que je n'écouterai jamais. Les menaces qui laissent présager de la suite.

Puis le chantage au suicide. L'inquiétude. Est-ce qu'il est assez con pour le faire ? Est-ce qu'il ne va pas se loucher et vraiment se buter

? Est-ce que je vais devoir vivre avec ça toute ma vie ?

J'ai tenu.

Il est venu chez moi. Plusieurs fois. Il y a laissé des affaires jusqu'à six mois après notre rupture. L'énorme caisson de basses dans mon 37m2, c'était sympa.

Et puis ça s'est calmé. Mais on n'efface pas sept ans d'emprise en un claquement de doigts, et il était plus facile de continuer sur la voie du domptage que d'affronter directement un énième déferlement de colère. En attendant que ça se calme, que son attention se dirige ailleurs, qu'il oublie.

Il n'a pas oublié.

J'ai tempéré son existence dans ma vie en pensant gérer la situation. Ne pas dire un mot plus haut que l'autre, ne pas débattre de sujets importants, rester évasive, laisser couler, ne pas lui donner une raison de débarquer. Refuser poliment les propositions de se voir et les limiter à une ou deux vis-

ites par an. Et redouter chacune d'entre elle. Quand j'y pense, le sentiment d'oppression n'est jamais vraiment parti.

Cinq ans que j'attends de ne plus voir le moindre signe d'attachement de sa part. Et cinq ans qu'il est convaincu que je lui appartiens toujours un peu. Et qu'il lui appartient de prendre soin de moi et de me dire comment vivre.

Ce temps, qui m'a servi à me reconstruire, m'a aussi permis de réaliser l'ampleur de ce qu'il m'avait fait. J'ai fait du chemin, et j'ai compris que je n'étais pas la seule. Que ça arrive trop souvent et que ça laisse des traces.

Cinq ans après, c'est sorti. Au téléphone, après une remarque déplacée sur ma vie privée.

Il n'a pas compris. – Pourquoi d'un coup elle me gueule dessus celle-là ? – Il m'a traitée de tarée. Le goût amer du déjà-vu qui s'installe au fond de mon palais. C'est reparti. Pluie de saloperies et de plein d'autres choses encore, pas vraiment sensées et totalement minables. Il paraît que c'est un classique, cette manière d'embrouiller l'esprit en attaquant, de s'adresser à l'autre comme à un-e débile et de tenter de le-la déstabiliser quand tu ne sais pas te défendre.

Et, si ça ne marche pas, alors on passe à de la méchanceté crasse. Celle qui prend vie là où crèvent les cœurs.

Le dernier argument des faibles.

Il ne comprendra jamais.

Il pense que si, parce qu'on en avait parlé. Il croyait que j'avais pardonné. Moi aussi. Ce n'est que grâce aux connexions que j'ai récemment faites entre ma vie avec lui et mes comportements actuels, que j'ai réalisé

à quel point j'avais été conditionnée. Ça m'a mise dans une colère noire et j'ai eu besoin de la lui vomir dessus, comme lui m'a ensevelie de son seau de haine pendant sept ans. On en avait parlé sans recul. Je ne savais pas. J'avais honte. Je voulais apaiser et espérais que tout ça se tasse. Je n'avais pas prévu qu'elles pourraient gangrener jusque-là. Ni qu'il oserait se permettre une énième intrusion dans ma vie. Ni qu'il pourrait encore être aussi petit et méchant.

Plus jamais.

M.
Illustration par Hamza

HISTOIRES

Il est assez délicat de commencer. Clairement je suis une femme privilégiée : on m'a rarement fait des remarques sur la longueur de ma jupe (et pourtant je suis abonnée au court-très court), mon compagnon a été élevé par des féministes (et même si parfois l'aspirateur lui fait peur, il est consciencieux), mon entourage n'attend pas que mes actes soit l'exact reflet de ce qui est attendu de mon genre et je n'ai jamais subi d'agressions sexuelles. Par contre, je me destine à devenir assistante de service social et au cours de mes stages j'ai pu voir toutes les horreurs sexistes infligées tant aux femmes qu'aux hommes, quel que soit leur âge, pour la seule raison d'une volonté de pouvoir. Aujourd'hui, je n'ai pas envie de raconter une histoire, mais des histoires.

Celle de ce gamin qui voudrait se frapper parce qu'il pleure, qui nous supplie de ne jamais dire à son père qu'il a pu être



en état de faiblesse en public, devant des femmes. Parce qu'on lui a répété, depuis tout petit, que « les vrais hommes ceci », « les vrais hommes cela ». Ce gamin a 14 ans et il est déjà fragilisé dans l'expression de ce qu'il ressent, tellement détruit par le poids de cette norme sociale qu'il n'ose dire qu'il souffre dans sa famille et qu'il se sent comme un enfant abandonné. On soupçonne les coups mais en face, il y a un adolescent qui se transforme en mur. Un garçon, c'est fort, c'est viril, ça pleure pas. Que faire quand on en a envie ? On se tait et on va frapper ses camarades car la violence est le seul exutoire autorisé.

Celle de cette gamine que son prof de sport dénigre parce qu'elle est ronde. « Tu voudras être une femme grosse plus tard ? Les belles femmes ne sont pas grosses ». Cette gamine qui pleure, tant plongée dans sa relation tumultueuse avec les aliments qu'elle en a perdu 15 kilos et qu'elle est incapable de regarder un garçon dans les yeux, de peur qu'il ne lui fasse des remarques sur son poids, que son regard trahisse la graisse qu'elle estime avoir en trop.

Celle de cette gamine qui a été forcée de faire des fellations à tout son quartier, qui a osé parler et osé lever le voile. Elle a moins de 15 ans et certains des hommes ayant profité d'elle ont plus de 18 ans. Normalement, agressions sexuelles sur mineure de moins de 15 ans n'inclut pas la notion de consentement. Et cette gamine, à ce procès, qui a vu l'intégralité de ces hommes relâchés, acquittés. Il paraît qu'elle était consentante malgré tout, à 13 ans, que c'était un choix. Le poids des menaces devient anecdotique et on a assisté au mépris de l'assistance. « Ah cette jeunesse ... ». Jeunesse qui a dû déménager, avec sa famille, pour pouvoir continuer le cours de sa vie.

Celle de cette femme qui n'a pas de carte bleue car son mari le lui interdit. Il paraît

qu'elle dépense trop, qu'elle est trop frivole et que c'est un acte sérieux, dépenser. Elle n'a pas de téléphone portable non plus, pas pour l'empêcher d'appeler mais pour empêcher que le monde extérieur la contacte. Elle n'a même pas le droit de sortir la journée, à part pour acheter du pain et faire prendre l'air au petit dernier. D'après son mari, elle est peu conne quand même, pas très futée, heureusement qu'elle est un peu jolie. Un travailleur social arrive à conclure que « dans ce couple il y a quand même beaucoup d'amour » et on se confronte à un mur lorsqu'on essayait d'expliquer que non, il n'y a pas d'amour dans les violences économiques et psychologiques.

Celle de cette amie qui, lors de son orientation en lycée, s'est vue proposer un BTS commerce alors qu'elle souhaitait devenir ingénieure. Son cuisant sentiment d'être dénigrée lorsque la conseillère d'orientation a haussé un sourcil désapprobateur car ce n'est pas un milieu très féminin. C'est quand même beaucoup de maths, ingénieur. Elle qui aujourd'hui a réussi, qui est dans une des meilleurs écoles de France et qui prouve qu'une femme est l'égale d'un homme, quel que soit son domaine d'activité.

Celle de cette femme qui cache ses coups et qui nous regarde avec superbe. Elle qui ne trahira jamais son mari parce que c'est comme ça que ça doit se passer. Qu'il faut rester pour les enfants.

Celle de cet homme qui est regardé de travers dans son entreprise parce qu'il souhaiterait prendre un jour de congé, pour aller au carnaval de l'école de son petit. Lui qui se déplace au collège lorsque son aîné est malade car sa femme ne peut quitter son poste. Lui qui suscite étonnement et félicitations pour un acte anodin.

Celle de cette femme qui élève seule quatre enfants et qui doit subir non pas la violence

d'un époux mais la violence d'un fils. Parce qu'il a 19 ans et qu'il se déclare l'homme de la famille. Lui qui se prend pour un père et qui caresse les cheveux de sa mère, qui donne des fessées à ses petits frères. Elle qui ploie devant la force de cette voix masculine qui a décrété qu'il devait y avoir un homme pour diriger.

Celle de cet homme que le service social oublie de contacter. En protection de l'enfance, les mères sont partout et les pères absents, volontairement ou contraints.

Celle de cet homme qui a été oublié lors de la réflexion sur le mode de garde, parce que c'est un homme et que sa femme est présente et accepte de garder les enfants. Pourquoi un débat alors qu'elle est d'accord. Il baissera la tête, sûrement.

Celles-ci et encore bien d'autres. Tout le poids des normes sociales qui pèsent sur les individus et créent des dysfonctionnements. En effet, quoi que certains en pensent, ces

normes ne sont pas naturelles, elles écrasent la personne, sa personnalité. Ces histoires, on peut les retrouver dans notre bureau en tant qu'assistant-e de service social, à écouter toute cette misère, cette colère, cette souffrance. On devra faire face à notre impuissance car malgré notre accompagnement, nos possibles solutions, parfois rien ne se résout. Ce n'est pas nous qui changerons la société. Et tous les jours, nous verrons sous nos yeux ces mots, ces actes, cette ignorance qui fragiliseront la vie de milliers de gens. Il y a des histoires qu'on verra mais il y a également toutes celles qui resteront dans l'ombre et dans le silence des familles.

laO
Illustration par Emilie Pinsan

LAISSE BÉTON !

Après une soirée sympathique chez des ami-e-s, nous décidons , deux potes (une fille et un mec) et moi de sortir en ville pour continuer la soirée.

Nous voilà sur la route. Ma pote et moi, toutes contentes, nous chantons à tue-tête "Laisse Béton" de notre cher Renaud. Il est 4h du matin, il fait nuit et froid, les rues de Nantes sont relativement désertes. D'un pas alerte et guilleret, nous sommes enthousiastes à l'idée d'aller danser !

Nous croisons deux hommes , ils sont sur le trottoir opposé, "bien-mis", "bien comme il faut", entre 25 et 30 ans. Captivées par notre chanson, nous ne faisons absolument pas attention à eux.

Ceci dit, eux nous remarquent et l'un d'entre eux insulte mon amie en lui sortant ces douces paroles : "SALE PUTE !".

Elle est en jupe, elle est jolie, elle est désirable mais elle ne les calcule pas alors pour ces mâles c'est condamnable et ils s'autorisent à lui parler et à l'insulter de la sorte.

Outrée je cours vers eux et leur demande de m'expliquer ce qui vaut une étiquette pareille à mon amie, et leur cite quelques dires de Simone de Beauvoir, en me moquant d'eux : "Hey ! T'as pas lu Simone de Beauvoir pour considérer la gente féminine de la sorte toi ! Tu devrais, ça te ferait du bien !".

Je pense que ces jeunes hommes n'aiment pas beaucoup la littérature, puisque ma réponse m'a valu "un gnon". Je n'ai rien compris à ce qu'il se passait, je me suis retrouvée

par terre, je me suis relevée et en échange lui ai filé une "torgnole". Et allez hop, il m'en redonne une, me voilà par terre à nouveau, assommée.

Je suis dans le caniveau rouée de coups de pieds dans le ventre, je n'arrive plus à respirer, je pleure. L'autre mec s'en prend à mon amie. Elle est à terre aussi, elle arrive à se relever péniblement, elle même complètement sonnée. Elle vient vers moi pour me relever. Les deux types sont déjà partis en en laissant sur place un bonnet de Père Noël. Je gueule "Connard !" pour la forme et brûle leur bonnet avec mon briquet.

Avec ma pote on se traîne dans un bar mais les gen-tes font la fête, illes ont l'esprit ailleurs.

Je me sens incomprise dans cette ambiance festive et alcoolisée. On nous écoute à peine. Pourtant je voudrais qu'on fasse attention à nous, qu'on comprenne la gravité de ce qu'on vient de vivre, qu'on nous écoute, que les réactions soient à la hauteur de ce qu'il vient de se passer.

Parce que pourtant c'est grave et c'est important, deux filles qui se font casser la gueule car l'une est en jupe et que l'autre prend sa défense.

Mon soit disant "pote", lui, n'a rien fait pour nous aider.

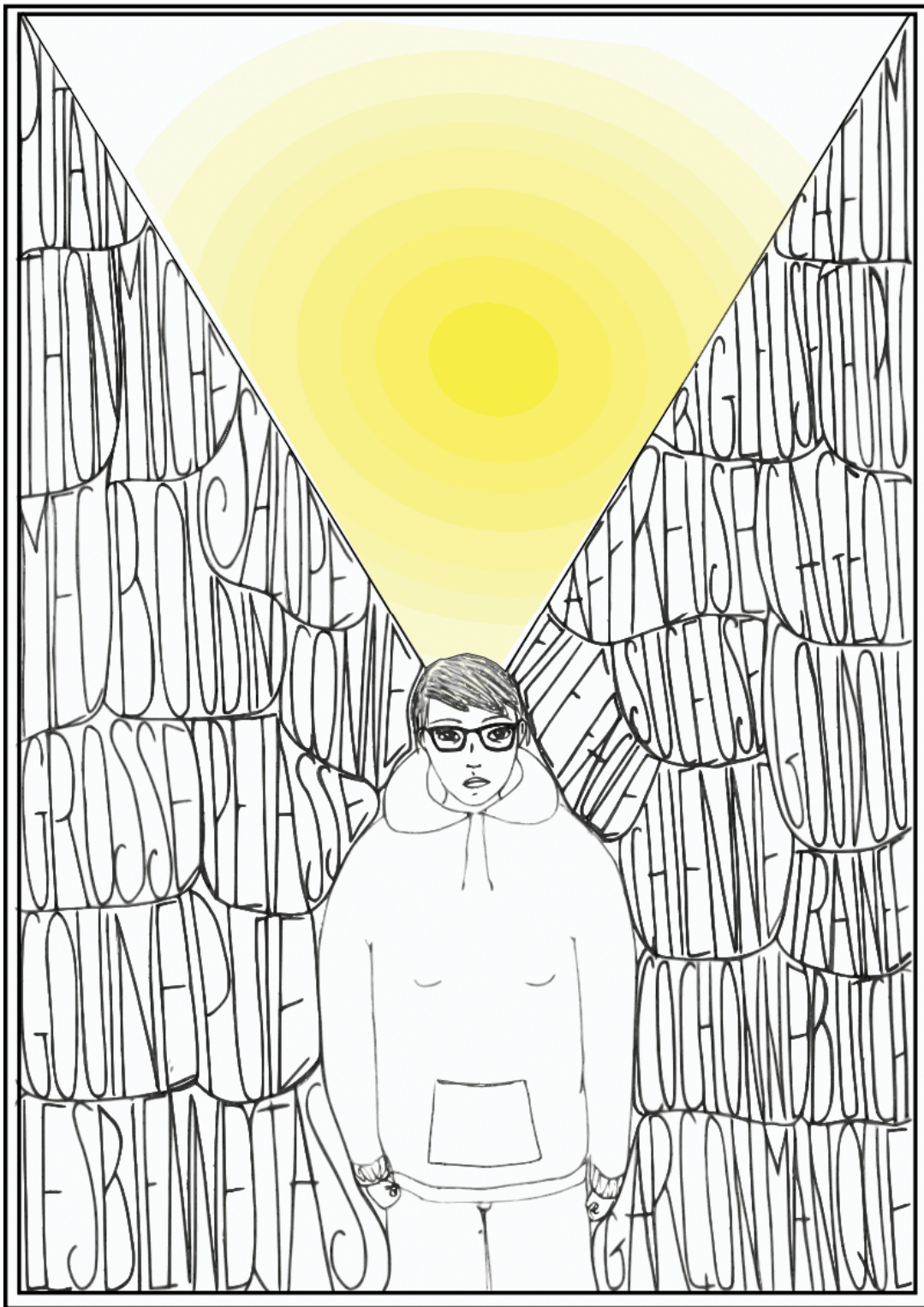
Et eux, est ce qu'ils ont repensé à ce qu'ils ont fait ? Est ce qu'ils ont repensé à nous ?

A peine deux jours après j'apprends que je suis enceinte et je passe mon permis avec un cocard à l'oeil droit.

Gabrielle

Illustration par Myroie





UNE FILLE AU MASCULIN

Aujourd'hui, j'ai douze ans.

On a beau dire aux garçons de ne pas taper les filles, quand c'est moi personne ne dit rien.

Enfin mes parents viennent en parler au CPE, mais ils recommencent toujours. Et quand les autres filles m'embêtent c'est pareil.

Je préfère encore quand c'est un garçon qui me tape, ou me pousse dans les escaliers pour que je tombe, qu'une fille qui me dit des choses méchantes, parce que ça fait moins mal des coups que des mots. Même quand t'as l'habitude ça te reste dans le crâne alors que les bleus sur le corps ça finit par partir. En plus hier mon père était énervé et il m'a dit que je n'étais qu'une pleureuse, et que j'ai mérité tout ce qu'on me dit. C'est peut-être vrai. De toute façon mes parents, je les entends hurler depuis ma chambre quand ils se disputent, et dans ces moments-là, ils ont toujours dit que je ne saurais jamais rien faire dans ma vie et que je n'aurais jamais dû naître. Que c'était ma faute si ça n'allait plus entre eux, qu'ils vont se jeter dans la Garonne.

Enfin bon. Moi on m'a toujours dit, surtout les autres filles, que je n'étais pas vraiment une fille. Que j'étais moche. Que j'étais une grosse vache. Que j'étais une intello. Que je n'aurais jamais de copain. Que je resterais seule toute ma vie. Que je ressemblais à un garçon. Même les vieux me le disent. Tout le monde.

Après tout, c'est le cas, avec mes cheveux très courts. Moi je les voudrais longs jusqu'aux fesses, comme les princesses de Walt Disney. Mais mon père, il me les coupe

sans me demander mon avis. Je crois que c'est la personne que je déteste le plus au monde, mon père. Je ne peux même pas l'appeler Papa.

Et puis y'a les jeux vidéos, auxquels je joue depuis toute petite, un "truc de garçon" que j'adore, dont je ne peux pas me passer. J'emporterais bien ma gameboy, mais on me la piquerait à toutes les récré, comme à l'école primaire au temps de Pokémon Rouge et Bleu. Et on me ferait encore remarquer qu'une gameboy, y'a pas "girl" dedans.

Et puis y'a mon corps, imposant, à cause du tennis que mon père me force à pratiquer. Et de la bouffe. J'ai un appétit d'oiseau, mais on m'a toujours dit de finir mon assiette. Moi je hais le sport. Je suis nulle et les autres en profitent pour me railler encore plus.

Et puis y'a mes lunettes qui arrangent rien. J'ai jamais compris pourquoi maman m'en fait porter alors que ça rend tout le monde moche. En plus moi je vois très bien même s'il paraît que je vois trop loin et pas assez près. Du coup je les range à l'école et les sors à la fin de la journée. Elle y voit que du feu.

Aussi, maman me fait porter des vêtements de garçons dix fois trop grands pour moi. Parce qu'il faut pas faire de gaspillage, et que de toute façon je serais quand même moche, même en robe ou en jupe. Alors elle me donne les t-shirts extra-larges, les sweats et les joggings qui ont servi à mes grands frères quand ils avaient mon âge. Et qui ne sont même pas de marque. Je sais que les autres, quand tu portes pas de la marque ils se moquent de toi, parce que ta famille est pas aussi riche. J'en ai parlé à maman d'ailleurs. Mais maman, elle me dit que ça ne change rien d'avoir un truc inscrit sur son vêtement ou pas, donc elle ne m'achètera jamais de marque. Ni pour fille ni pour garçon.

Je suis grosse, moche et détestée. Mais j'ai des amis, je crois. Ils ne sont pas dans ma classe mais ce sont mes amis. Quand la cloche sonne j'essaye de les rejoindre à l'endroit habituel près des casiers, comme ça personne ne m'embête quand je suis avec eux.

Mais quand ils ne sont pas là, alors je me fais taper dessus par un groupe de garçons que je ne connais pas, ou racketter par les filles de ma classe, ou insulter par les filles de 3ème. Tous ces gens qui ne m'aiment pas parce que je ne ressemble à rien, que je suis timide et qui savent que je ne sais pas me défendre toute seule. On ne me l'a jamais appris. Pourquoi faire? Je suis une fille, on ne devrait pas me taper.

La seule combine que j'ai trouvée pour ne pas me faire embêter, c'est traîner dans les toilettes des filles jusqu'à ce que ma meilleure amie me rejoigne, ou jusqu'à la fin de la récré. D'ailleurs quand mes parents me font rester au collège à la pause déjeuner à midi je reste aux toilettes aussi pour n'avoir affaire à personne. De toute façon mes amis ne seront pas à la cantine, et tout le monde dirait que comme je suis grosse c'est mieux que je ne mange pas.

J'ai des amis en dehors de la classe, mais je crois qu'il y a un autre garçon qui m'aime bien dans ma classe. Les autres disent tout le temps qu'il est très moche. Moi je crois que c'est parce qu'il a des lunettes qu'on le trouve moche. Il est grand, il a des boutons, et il est vieux aussi. Il a seize ans. Il a redoublé quatre fois il paraît. Moi jamais. Mais mes professeurs, je les ai souvent entendu parler d'"enfant précoce", à propos de moi, pendant les rencontres avec les parents. J'ai demandé à maman ce que ça voulait dire, "enfant précoce", elle m'a dit que ce sont des enfants qui doivent aller dans des écoles spéciales, qui sont faites pour eux. Je ne

comprend pas très bien pourquoi, mais en tout cas, j'espère que ça ne veut pas dire que mes profs me trouvent bête...

L'autre jour, Éric s'est mis à côté de moi en cours. Il n'y avait pas d'autres places je crois. Parce que d'habitude je n'ai jamais personne pour s'asseoir à côté de moi. Sans mes amis de 5e et 4e je suis toujours toute seule, et du coup ceux de ma classe croient que je n'ai pas d'amis.

C'était un cours d'espagnol. On avait tous chacun un petit classeur où on apprenait la grammaire, la conjugaison, les verbes réguliers / irréguliers. Éric m'a demandé s'il pouvait voir mon classeur parce qu'il n'était pas là au dernier cours. Je me souviens que j'ai rougi. Parce que ça m'a fait plaisir que pour une fois quelqu'un me demande quelque chose gentiment, au lieu de me donner des ordres.

Donc je lui ai prêté pour qu'il recopie. Puis il m'a fait remarquer que mon classeur était minuscule, avec d'énormes feuilles qui en dépassent. Et que le sien était trop grand par rapport à ses feuilles à lui. Alors il m'a proposé de faire l'échange des classeurs tout simplement. J'ai accepté, et ça m'a fait bizarre de me retrouver avec quelque chose qui appartient à quelqu'un d'autre. Comme s'il s'était passé un truc un peu intime.

On a fini les cours, puis on a traîné ensemble les jours d'après. Je lui ai ensuite présenté mes amis, et j'ai appris qu'il connaissait déjà deux d'entre eux. Puis des amis à lui sont rentrés dans notre petite bande, devenue grande. Je souriais à nouveau, comme je ne l'avais plus fait depuis que j'ai quitté l'école primaire. Je me sentais bien parce que plus personne ne venait me bloquer la route et me faire du mal avec tous les garçons autour de moi. Les autres continuaient juste à me lorgner des yeux, de leur air supérieur, et me

souffler une insulte au passage. Et moi je les ignorais et me moquais d'eux intérieurement. Ma vie avait changé. Enfin. Je l'espérais.

Aujourd'hui, moi et Éric, on avait des heures d'étude car prof absent, et on est allé au CDI pour passer le temps. Les autres avaient cours alors on était que tous les deux. On s'est posé au rayon BD, c'était cool. Y'avait le manga Monster. Et puis Parasite que j'adorais, en plus c'était assez gore.

Mais Éric avait l'air bizarre depuis tout à l'heure. Je lui ai demandé ce qu'il avait. Apparemment rien de spécial. J'ai repris ma lecture, et là il m'a soufflé "qu'il avait envie de moi".

Sincèrement, plus que surprise, je n'ai pas compris du tout de quoi il avait envie. Puis il m'a à nouveau dit dans l'oreille "qu'il voulait me toucher".

J'ai eu honte de ne toujours pas comprendre, et ma voix s'est faite de plus en plus petite. Mais... toucher... quoi...?

Nous sommes retournés chacun dans nos lectures personnelles, et je me suis posé toutes sortes de questions, complètement déstabilisée.

Que veut-il?
Qu'attends-t-il de moi?
Je lui ai fait quelque chose?
Qu'est-ce qu'il veut dire par "envie de moi"?
Qu'est-ce qu'il y a à toucher?
Est-ce qu'il veut... m'embrasser?
Est-ce qu'il... m'aime?

L'amour et le sexe, c'est bien les dernières choses auxquelles j'ai pensé et auxquelles je m'intéresse, car je ne sais pas ce que c'est et je ne les connaîtrais sans doute jamais, ces choses-là. Tout ce que je sais c'est que les gens qui s'aiment font le sexe. Et qu'il n'y a que les gens beaux qui ont des copains

ou copines, et qui se marient, pour faire des enfants. Moi je suis moche, garçon manqué, et en plus je suis grosse, comment quelqu'un pourrait-il m'aimer et vouloir des enfants avec moi?

C'est vrai, qui peut vouloir de moi, vu comme je suis ? Sûrement pas lui. Je pense que je peux lui faire confiance, qu'il ne me veut pas de mal. De toute façon moi il ne me plaît pas non plus même si je l'aime bien.

Midi a sonné. Il s'est levé, les yeux fixant le sol, et là il m'a demandé "si je connaissais pas un endroit un peu discret pour le faire, parce que les toilettes ça craint quand même". Mais... pour faire quoi? Ça m'a encore déstabilisé, je tremblais un peu. Mais je ne voulais pas le montrer.

"Bah, je te montrerai."

Je commençais à avoir peur, mais ma curiosité avait pris le dessus. Il m'a pris par le bras, et m'a emmené dans la cour. Sa main glacée sur ma peau.

"Alors, tu as réfléchi? Au pire on fait ça dans le couloir de l'ascenseur, quand tout le monde sera parti manger. Personne passe par là."

D'une toute petite voix : "Mais, je ne sais même pas de quoi tu parles..."

"T'inquiètes pas. Sors tes cours d'Histoire-Géo. On dira aux autres qu'on voulait juste être tranquille pour réviser."

Alors j'ai pris mon classeur sous le bras, et il m'a traîné là-bas.

Là-bas, en face de la salle de musique, à gauche de l'accès à la cantine, en dessous des escaliers pour les salles d'art plastique, le petit couloir jusqu'à l'ascenseur, par où passent seulement le peu d'élèves handicapés

de l'établissement. Et où la lumière de l'extérieur entre à peine.

Le temps s'est comme arrêté à ce moment-là. Il m'a demandé de me mettre au coin extérieur de la pièce pour que je puisse faire le guet, voir et prévenir si jamais quelqu'un arrivait.

Je ne savais toujours pas ce qu'il me voulait, mais je savais déjà que je voulais que personne ne voit ça. Que peu importe ce qui allait se passer, c'était quelque chose qui n'allait m'apporter que de la honte ici. Que les langues se délieraient comme avant. Encore pire. Qu'elles allaient me faire mourir un jour.

Et je n'étais pas loin du compte.

Il m'a plaqué contre le mur. Je ne pouvais plus bouger. J'ai regardé la lumière tout le long, pour ne pas voir ce qu'il allait faire. Ce dont j'avais autant peur, que d'être surprise par quelqu'un avec lui à faire n'importe quoi.

Il ne m'a pas embrassée.

Il a défait mes boutons, et j'ai senti sa main froide glisser à l'intérieur. J'ai paniqué. J'ai pris sa main et je lui ai dit non, d'arrêter ce qu'il faisait. Et il a continué quand même. Parce que "ça allait me faire du bien".

Il respirait fort. M'a dit que j'étais brûlante. Il m'a demandé si j'aimais bien. Je lui ai dit que ça faisait mal, très mal. Alors, à ce moment seulement, il a enlevé ses doigts. Ses doigts glacés, et couverts de mon sang. Qu'il a essuyé avec un mouchoir.

"Ne le dis à personne. Sinon..."

Et il m'a plantée là. Je ne sais combien de temps, je suis restée blême et statique contre le mur, à fixer la lumière qui entrait dans le couloir, et les ombres qui défilaient. Puis j'ai ramassé mes affaires d'Histoire-Géo et je suis sortie à mon tour. Les amis n'étaient

pas loin. J'étais submergée de questions de tous les côtés. Ceux qui ne m'aimaient pas, ceux qui me connaissaient à peine, mes meilleurs amis. Tous voulaient savoir. Tous me harcelaient.

Et les violences morales et physiques ont repris de plus belle, comme avant que je le connaisse.

Maintenant, je le sais.

Toutes les réponses à mes questions.

Il voulait me toucher là, ici, à cet endroit.

Il attendait de m'utiliser pour satisfaire sa curiosité du sexe féminin.

Il aurait voulu aller plus loin mais ça ne s'est pas passé comme il aurait voulu que ça se passe.

Il ne voulait surtout pas m'embrasser. Ceux qui nous ont vu sortir, ils ont tous cru à un baiser. J'ai nié, me suis forcée à sourire. Après tout, je devais avoir de la chance que cela m'arrive, moi qui ne suis qu'une grosse et moche. Mais je me sentais si sale après ça. Le soir, maman m'a vu pleurer. Je ne lui ai rien dit mais je lui ai montré le sang dans ma culotte. Là, elle m'a expliqué ce que c'était d'avoir des règles, que c'était naturel, et que j'en aurais tous les mois. Je ne les ai pas eues le mois suivant.

Moi, j'aurais tellement voulu que ce ne soit qu'un baiser que ce garçon qui m'aimait bien m'aie volé. Mais c'est mon innocence qu'il a prise. Et ce qu'il m'a fait ce jour-là ne sera qu'un secret bien lourd de plus parmi d'autres qu'il me faut cacher tout au fond de moi.

Mon dernier souvenir d'enfance à moi, la grosse et moche, la fille au masculin, qui ne sera jamais aimée de personne.

Spade
Illustration par l'Pyoni

Juillet 2013

Créatrice du projet : Tan
Chaque texte et chaque illustration appartient à son auteur-e.
Graphisme et mise en page par Myroie.

<http://polyvalencemonpote.com>

Témoignages

"Je me revolté donc nous sommes,"
Albert Camus